



Hier soir, j'ai vu *Shéhérazade*.
Hier soir, j'ai pris une claque.

Shéhérazade, c'est une jeune prostituée que Zachary rencontre à peine sorti de prison, alors qu'il peine à rebondir. Alors que mère, juge et éducatrice lui assènent de reprendre le « droit chemin », lui ne voit que le trafic, la rue et les « frères » pour se construire un hypothétique riche et bel avenir. Plongé dans la galère, il croise la route de Shéhérazade, qui va lui tendre la main.

« Attention, tu vas avoir les oreilles qui saignent... » m'a-t-on dit. Certes, ces jeunes marseillais n'ont pas un langage châtié. Certes, la femme notamment en prend pour son grade, douchée d'une pluie de jurons.

Mais hier soir, ce ne sont pas mes oreilles, c'est mon corps tout entier qui a saigné de peine.

Ce ne sont pas les mots en soi qui blessent, car on sent qu'ils ne sont que des codes auxquels les jeunes obéissent. Pour nous jeunes gens de classes moyennes ou aisées, parler en respectant son prochain, et la femme en particulier, c'est un choix. C'est une prise de parti. Cela devrait peut-être être « normal », mais n'oublions pas toute une culture machiste et misogyne très près derrière nous. Mais parler respectueusement est cela dit extrêmement bien vu et valorisé socialement.

Peux eux jeunes des quartiers, des cités, ne pas se plier au phrasé local, c'est la mort sociale. Le parlé cru parlé franc c'est la seule chose qui leur reste. L'honneur et la fierté. Les sentiments, l'amour, les belles paroles... c'est un pur aveu de faiblesse. Et dans la jungle de la rue, la faiblesse, ça tue.

Shéhérazade me pousse à réécrire. Pourtant, je ne sais même pas comment exprimer ce que ce film lève comme révolte en moi, si ce n'est qu'elle est débordante. À part peut-être quelques questions : comment peut-on créer une société qui fasse vivre des êtres humains dans cette misère-là ? Comment peut-on les faire prisonniers d'une raison sociale plus que d'une cage en prison ? Et comment peut-on questionner leur volonté d'en sortir quand tout, des repères parentaux les plus fondamentaux jusqu'aux perspectives d'avenir, les poussent dans un engrenage de violences et de descente aux enfers ?

Quand même l'amour est écrasé, broyé, bafoué, réduit à un sentiment honteux, une faille regrettable. J'en peux plus, de cette vie qui tue.

Heureusement que dans tout ce noir naît et naîtra toujours la solidarité relative, la loyauté tardive, la tolérance inattendue, la bravoure pour l'amour.

Heureusement. Heureusement ces jeunes gens d'une beauté famélique, d'une ressource

inébranlable, d'une rage de vivre décuplée, d'une innocence cachée, sauront toujours nous surprendre. Sauront toujours se relever. Peut-être qu'alors tout n'est pas perdu dans cette jeunesse qu'on lâche dans la jungle urbaine, qu'on lynche et qu'on abandonne là, cernés par les lions de la vengeance sans foi ni loi.

Car quand eux-mêmes n'y croient plus, quand la haine les secoue, une lueur revient leur remplir le cœur.

Ce sont des êtres qui n'ont rien eu, et qui veulent tout. La société ne leur donne rien, et leur promet tout. Ils sont englués dans une construction sans repère, avec trop peu d'amour, trop peu d'apprentissage de la dignité, de la réalisation de soi. Sois pauvre, et tais-toi. On leur fait miroiter strass et paillettes, on leur offre drogues, armes, sang et coups. Leurs seuls atouts, leur seul langage, c'est le pouvoir par la force et l'argent.

Ils ne vivent pas, ils survivent.

Le respect, la confiance, la patience, personne ne leur en a donné. Ils ne peuvent pas l'offrir en retour. Seule alors la profonde humanité peut ressurgir dans leurs yeux d'enfants, si jeunes, si orphelins, si insouciant. Déjà détruits à peine éclos. Tués dans l'œuf. Quand ils ne sont pourtant qu'en quête d'amour, de connaissance, de reconnaissance.

Quand un sourire sincère ou un pouce dans la bouche nous les font renaître, nous les font revivre.

Quand on nous sert que cette jeunesse c'est de la racaille, du moins que rien et de la peine perdue, on ne fait ni plus ni moins que de fermer les yeux sur l'injustice, la responsabilité de nous tous, et les failles béantes d'une société meurtrière.

On condamne la jeunesse de notre monde, les personnes que l'on façonne, les victimes d'une misère sociale entretenue et convenue.

Si l'on regarde la réalité en face, on ne peut pas se défiler et se décharger ainsi. On ne peut que se tourner vers eux, les regarder dans les yeux, leur tendre la main, leur ouvrir notre cœur, comme Jean-Bernard Marlin l'a fait en réalisant ce film. Parce que c'est tout ce qu'ils n'espèrent plus.

Et je sais un petit peu de quoi je cause, je vis à Marseille, « à côté d'eux ». Je dis « à côté » parce qu'il est facile de vivre à côté sans les voir, de détourner le regard. Parce qu'il existe mille Marseille et mille façons de la vivre. Parce qu'aussi la misère et la délinquance sont partout dans notre monde. Mais on peut faire semblant de ne pas voir, croyez-moi, cela vient tôt ou tard nous titiller le coin de l'œil. Avec un film comme *Shéhérazade* par exemple. Et aïe aïe aïe ça pique, ça coule les larmes et ça serre le ventre. On reste désarmés, et impuissants.

Alors merde, ne détournons pas le regard. Car ils sont là, partout. Et eux, c'est nous.

Entendons-nous bien : eux c'est nous parce qu'eux c'est la société qui les crée, cette société dans laquelle nous vivons et à laquelle nous participons. Et c'est cette même société, qui par son pouvoir et sa corruption, les détruit.

Ce qui me fait plaisir avec un tel film, c'est qu'il a l'énorme capacité de faire bouger les lignes. Il fait sa place et ramène des gens nouveaux au cinéma, pousse des gens du milieu cinéphile à se questionner, interroge même ceux qui ont fait le film ou l'ont interprété.

C'est peut-être une goutte d'eau dans la mer... Mais les gouttes, ça fait des petits, sinon point de mer il n'y aurait, pardi !

Mathilda.

Shéhérazade est un film de **Jean-Bernard Marlin**, avec **Dylan Robert, Kenza Fortas, Idir Azougli...**
1h52, France, 2018.